

XL

LE SOUVERAIN DE L'ILE D'ELBE

A quatre ou cinq jours de là, une berline de voyage s'arrêtait, à peu de distance d'Aix, devant une petite maison de mauvaise apparence, appelée l'Auberge de la Calade. Un homme en descendait, affaîssé et paraissant exténué de fatigue. Etait-ce bien celui que nous avons vu monter dans cette même voiture, entouré de milliers de soldats auxquels il n'avait qu'un signe à faire pour remettre en jeu le destin de l'Europe? D'abord accueilli dans les villes et dans les villages par lesquels il passait, avec le respect dû au malheur, il n'avait pas tardé à entendre les cris de : Vive le Roi! qu'on lui jetait à la face, comme une insulte, remplacer ceux de : Vive l'Empereur! La veille même il avait été assailli par une foule hurlante, et il avait été obligé, pour échapper au mépris, aux injures, aux violences, d'endosser un déguisement.

Il s'est assis devant le feu, autour duquel l'hôtesse va et vient pour les apprêts du souper.

— Eh bien! lui dit cette femme, on dit que ceux qui conduisent Bonaparte doivent le faire passer par ici; l'avez-vous rencontré?

— Non, répond l'Empereur.

— Je me demande s'il réussira à se sauver, reprend la femme. Je crois bien que le peuple va le massacrer. Aussi faut-il convenir qu'il l'a bien mérité, ce coquin-là. On va l'embarquer pour son île, n'est-ce pas?

— Mais oui.

— On le noiera, n'est-ce pas?

— Je l'espère bien, répond Napoléon avec sang-froid.